

Textes

1. Aristophane, *Acharniens* 496-514
{Δι.} μή μοι φθονήσητ', ἄνδρες οἱ θεώμενοι,
εἰ πτωχὸς ὢν ἔπειτ' ἐν Ἀθηναίοις λέγειν
μέλλω περὶ τῆς πόλεως, τρυγῶδιαν ποιῶν.
τὸ γὰρ δίκαιον οἶδε καὶ τρυγῶδιτα.
ἐγὼ δὲ λέξω δεινὰ μὲν, δίκαια δέ.
οὐ γὰρ με νῦν γε διαβαλεῖ Κλέων ὅτι
ξένων παρόντων τὴν πόλιν κακῶς λέγω.
αὐτοὶ γὰρ ἔσμεν οὐπὶ Ληναίῳ τ' ἄγων,
κοῦπω ξένοι πάρεσιν· οὔτε γὰρ φόροι
ἤκουσιν οὐτ' ἐκ τῶν πόλεων οἱ ξύμμαχοι·
ἀλλ' ἔσμεν αὐτοὶ νῦν γε περιεπτισμένοι·
τοὺς γὰρ μετοίκους ἄχυρα τῶν ἀστών λέγω.
ἐγὼ δὲ μισῶ μὲν Λακεδαιμονίους σφόδρα,
καυτοῖς ὁ Ποσειδῶν, οὐπὶ Ταινάρῳ θεός,
σείσας ἅπασιν ἐμβάλοι τὰς οἰκίας·
κάμοι γὰρ ἔστιν ἀμπέλια κεκομμένα.
ἄτάρ, φίλοι γὰρ οἱ παρόντες ἐν λόγῳ,
τί ταῦτα τοὺς Λάκωνας αἰτιώμεθα;

2. Aristophane, *Acharniens* 626-635 et 652-658
{Χο.} ἀνὴρ νικᾷ τοῖσι λόγοισιν, καὶ τὸν δῆμον
μεταπειθεῖ
περὶ τῶν σπονδῶν. ἀλλ' ἀποδύντες τοῖς ἀναπαίστοις
ἐπίωμεν.
ἐξ οὗ γε χοροῖσιν ἐφέστηκεν τρυγικῶς ὁ διδάσκαλος
ἡμῶν,
οὐπω παρέβη πρὸς τὸ θέατρον λέξων ὡς δεξιός ἐστιν·
διαβαλλόμενος δ' ὑπὸ τῶν ἐχθρῶν ἐν Ἀθηναίοις
ταχυβούλοις,
ὡς κωμῶδει τὴν πόλιν ἡμῶν καὶ τὸν δῆμον
καθυβρίζει,
ἀποκρίνασθαι δεῖται νυνὶ πρὸς Ἀθηναίους
μεταβούλους.
φησὶν δ' εἶναι πολλῶν ἀγαθῶν ἄξιος ὑμῖν ὁ ποιητής,
παύσας ὑμᾶς ξενικοῖσι λόγοις μὴ λίαν ἐξαπατάσθαι,
μηδ' ἠδεσθαι θωπευομένους, μηδ' εἶναι
χαυνοπολίτας. [...]
διὰ τοῦθ' ὑμᾶς Λακεδαιμόνιοι τὴν εἰρήνην
προκαλοῦνται
καὶ τὴν Αἴγιναν ἀπαιτοῦσιν· καὶ τῆς νήσου μὲν
ἐκείνης
οὐ φροντίζουσ', ἀλλ' ἵνα τοῦτον τὸν ποιητὴν
ἀφέλωνται.
ἀλλ' ὑμεῖς τοι μή ποτ' ἀφήσθ'· ὡς κωμῶδησει τὰ
δίκαια·
φησὶν δ' ὑμᾶς πολλὰ διδάξειν ἀγάθ', ὥστ'
εὐδαίμονας εἶναι,
οὐ θωπεύων οὐδ' ὑποτείνων μισθοὺς οὐδ'
ἐξαπατύλλων,
οὐδὲ πανουργῶν οὐδὲ κατάρδων, ἀλλὰ τὰ βέλτιστα
διδάσκων.

DICÉOPOLIS. —

Ne vous irritez pas, messieurs les spectateurs,
Si, pauvre mendiant, devant les... Athéniens
je vais parler de la Cité, dans une comédie ; car ce
qui est juste est du ressort aussi de la comédie. Or
je ne dirai, au risque d'être désagréable, que des
choses justes. Je n'ai pas à craindre cette fois les
calomnies de Cléon ; il ne dira pas qu'en présence
d'étrangers je médis de la Cité. Nous sommes
entre nous, c'est le concours du Lénaion, les
étrangers ne sont pas encore là : ni les tributs
n'ont été apportés, ni les alliés ne sont arrivés des
villes ; mais nous sommes seuls aujourd'hui, rien
que le pur froment de la Cité, les métèques en
étant le son, si je puis dire. Or donc, je hais les
Lacédémoniens de tout cœur, et puisse Posidon,
le dieu du Ténare, dans un tremblement de terre
ensevelir leurs demeures à tous ; car moi aussi j'ai
mes vignes coupées. Mais pourtant (il n'y a ici
que des amis pour m'entendre) pourquoi de ces
maux accusons-nous les Laconiens ?

[extraits de la parabase]

LE CORYPHÉE. — Cet homme est vainqueur
dans le débat ; le peuple, persuadé par lui, change
d'avis au sujet de la trêve. Mais quittons nos
manteaux et attaquons les anapestes.

(Le Chœur fait quelques pas en avant,
face aux spectateurs.)

Depuis qu'il est à la tête d'un chœur comique,
notre poète ne s'est pas encore présenté devant les
spectateurs pour louer son talent. Mais, calomnié
par ses ennemis devant les Athéniens « prompts à
se décider », accusé de bafouer notre cité dans ses
pièces et d'insulter le peuple, il désire aujourd'hui
répondre à ces attaques en s'adressant à ces
mêmes Athéniens « prompts à se raviser ». Il
prétend vous avoir rendu de nombreux services,
notre poète, en vous empêchant désormais de
vous laisser trop abuser par des discours
d'étrangers, de prendre plaisir aux flatteries, d'être
des citoyens gobe-mouches. [...]

Voilà pourquoi les Lacédémoniens vous
proposent la paix et réclament Égine : de cette île-
là ils n'ont cure, mais ils espèrent vous enlever le
poète. Mais vous, entendez bien, gardez-vous de
vous en jamais séparer, car toujours ses comédies
défendront la cause de la justice. Il affirme qu'il
vous rendra encore bien des services en vous
donnant le moyen d'être heureux, sans vous
flatter, sans chercher des approbateurs par l'appât
d'un salaire, sans essayer de vous duper, sans faire
le fourbe, sans vous inonder d'éloges, mais en
vous enseignant ce qui est le mieux.

La comédie grecque
Cours 5 – 23.10.2017 – Aristophane

3. Aristophane, *Nuées* 218-260

{Στ.} φέρε, τίς γάρ οὗτος οὐπί τῆς κρεμάθρας ἀνῆρ;
{Μα.} αὐτός.

{Στ.} τίς αὐτός;

{Μα.} Σωκράτης.

{Στ.} ὦ Σωκράτης.

ἴθ' οὗτος, ἀναβόησον αὐτόν μοι μέγα.

{Μα.} αὐτὸς μὲν οὖν σὺ κάλεσον· οὐ γάρ μοι σχολή.

{Στ.} ὦ Σώκρατες,

ὦ Σωκρατίδιον.

{Σω.} τί με καλεῖς, ὦ ἡμέρε;

{Στ.} πρῶτον μὲν ὅτι δρᾶς, ἀντιβολῶ, κάτειπέ μοι.

{Σω.} ἀεροβατῶ καὶ περιφρονῶ τὸν ἥλιον.

{Στ.} ἔπειτ' ἀπὸ ταροῦ τοὺς θεοὺς ὑπερφρονεῖς,
ἀλλ' οὐκ ἀπὸ τῆς γῆς, εἶπερ;

{Σω.} οὐ γὰρ ἂν ποτε

ἐξηῆρον ὀρθῶς τὰ μετέωρα πράγματα,
εἰ μὴ κρεμάσας τὸ νόημα καὶ τὴν φροντίδα
λεπτὴν καταμείξας εἰς τὸν ὅμοιον ἀέρα.

εἰ δ' ὦν χαμαὶ τᾶνω κάτωθεν ἐσχόπουν,
οὐκ ἂν ποθ' ἡῆρον· οὐ γὰρ ἀλλ' ἡ γῆ βία
ἔλκει πρὸς αὐτὴν τὴν ἰκμάδα τῆς φροντίδος.
πάσχει δὲ ταῦτό τοῦτο καὶ τὰ κάρδαμα.

{Στ.} πῶς φῆς;

ἡ φροντίς ἔλκει τὴν ἰκμάδ' εἰς τὰ κάρδαμα;
ἴθι νυν κατάβηθ', ὦ Σωκρατίδιον, ὡς ἐμέ,
ἵνα με διδάξης ὡνπερ οὐνεκ' ἐλήλυθα.

{Σω.} ἦλθες δὲ κατὰ τί;

{Στ.} βουλόμενος μαθεῖν λέγειν·

ὑπὸ γὰρ τόκων χρήστων τε δυσκολωτάτων
ἄγομαι, φέρομαι, τὰ χρήματ' ἐνεχυράζομαι.

{Σω.} πόθεν δ' ὑπόχρεως σαυτὸν ἔλαθες γενόμενος;

{Στ.} νόσος μ' ἐπέτριψεν ἱππική, δεινὴ φαγεῖν.

ἀλλὰ με διδάξον τὸν ἕτερον τοῖν σοῖν λόγοιιν,
τὸν μηδὲν ἀποδιδόντα. μισθὸν δ' ὄντιν' ἂν
πράττη μ', ὁμοῦμαί σοι καταθήσειν τοὺς θεοὺς.

{Σω.} ποίους θεοὺς ὀμεί σὺ; πρῶτον γὰρ θεοὶ
ἡμῖν νόμισμα' οὐκ ἔστι.

{Στ.} τῷ γὰρ ὄμνυτ'; ἢ

σιδαρέοισιν, ὡσπερ ἐν Βυζαντίῳ;

{Σω.} βούλει τὰ θεῖα πράγματ' εἰδέναι σαφῶς
ἅπτ' ἔστιν ὀρθῶς;

{Στ.} νῆ Δί', εἶπερ ἔστι γε.

{Σω.} καὶ συγγενέσθαι ταῖς Νεφέλαισιν εἰς λόγους,
ταῖς ἡμετέροισι δαίμοσιν;

{Στ.} μάλιστά γε.

{Σω.} κάθιζε τοῖνον ἐπὶ τὸν ἱερὸν σκίμποδα.

{Στ.} ἰδοῦ, κάθημαι.

{Σω.} τουτονὶ τοῖνον λαβὲ

τὸν στέφανον.

{Στ.} ἐπὶ τί στέφανον; οἶμοι, Σώκρατες,
ὡσπερ με τὸν Ἀθάμανθ' ὅπως μὴ θύσετε.

{Σω.} οὐκ, ἀλλὰ πάντας ταῦτα τοὺς τελομένους
ἡμεῖς ποιούμεν.

{Στ.} εἶτα δὴ τί κερδανῶ;

{Σω.} λέγειν γενήσει τρίμμα, κρόταλον, παιπάλη.
ἀλλ' ἔχ' ἀτρεμεί.

STREPSIADE. — Ah ça ! quel est-il donc, celui-
là qui est juché dans cette corbeille suspendue ?

LE DISCIPLE. — C'est lui !

STREPSIADE. — Qui, lui ?

LE DISCIPLE. — Socrate.

STREPSIADE. — O Socrate ! — Va, toi.
Appelle-le-moi bien haut.

LE DISCIPLE. — Appelle-le plutôt toi-même ; je
n'ai pas le temps.

Il s'esquive.

STREPSIADE. — Socrate !... Mon petit Socrate !

SOCRATE. — (*Suspendu dans une corbeille.*)
Pourquoi m'appelles-tu, « créature du jour » ?

STREPSIADE. — D'abord, que fais-tu là ? Je
t'en conjure, dis-le-moi.

SOCRATE. — **Je marche dans les airs et regarde
le soleil.**

STREPSIADE. — Alors, c'est d'une corbeille que
tu regardes de haut les dieux, et non de la terre,
au moins.

SOCRATE. — Jamais, en effet, je n'aurais pu
démêler exactement les choses célestes, si je
n'avais suspendu mon esprit et confondu ma
pensée subtile avec l'air similaire. Si j'étais resté à
terre pour observer d'en bas les régions
supérieures, je n'aurais jamais rien découvert ;
non, car la terre forcément attire à elle la sève de
la pensée. C'est exactement ce qui a lieu pour le
cresson.

STREPSIADE. — Que dis-tu ? La pensée attire la
sève dans le cresson ? Voyons, descends, mon
petit Socrate, vers moi, afin de m'enseigner les
choses pour lesquelles je suis venu.

SOCRATE. — (*Atterissant.*) Et tu es venu dans
quel dessein ?

STREPSIADE. — Je veux apprendre à parler. Par
le fait des intérêts et de créanciers intraitables, je
suis pillé, saccagé ; mes biens sont engagés.

SOCRATE. — Et comment t'es-tu endetté sans
t'en apercevoir ?

STREPSIADE. — Une maladie m'a épuisé, celle
des chevaux, terrible rongeuse. Mais enseigne-moi
l'un de tes deux raisonnements, celui qui ne
restitue rien ; et quelque salaire que tu exiges, je
jurerais de te le payer, par les dieux.

SOCRATE. — Les dieux ? C'est par eux que tu
jureras ? D'abord les dieux, cette monnaie-là n'a
point cours chez nous.

STREPSIADE. — Avec quoi jurez-vous donc ?
Est-ce avec des pièces de fer, comme à Byzance ?

SOCRATE. — Veux-tu connaître les choses
divines clairement, et savoir ce qu'elles sont au
juste ?

STREPSIADE. — Oui, par Zeus, s'il y a moyen.

SOCRATE. — Entrer en relation et converser
avec les Nuées, nos divinités à nous ?

STREPSIADE. — Absolument.

SOCRATE. — Assieds-toi donc sur le grabat
sacré.

STREPSIADE. — Voilà, je suis assis.

SOCRATE. — Prends à présent la couronne que voilà.

STREPSIADE. — Pourquoi une couronne ? Ah ! Socrate, n'allez pas faire de moi un autre Athamas et me sacrifier.

SOCRATE. — Non ; mais tout cela nous le faisons à ceux qui se font initier.

STREPSIADE. — Et après qu'y gagnerai-je ?

SOCRATE. — Tu deviendras un roué de la parole, une cliquette, une fleur de farine.

4. Xénophon, *Mémoires* 1.1.1

Πολλάκις ἐθαύμασα τίσι ποτὲ λόγοις Ἀθηναίους ἔπεισαν οἱ γραψάμενοι Σωκράτην ὡς ἄξιός εἴη θανάτου τῇ πόλει. ἡ μὲν γὰρ γραφή κατ' αὐτοῦ τοιάδε τις ἦν· ἀδικεῖ Σωκράτης οὐς μὲν ἡ πόλις νομίζει θεοῦς οὐ νομίζων, ἕτερα δὲ καινὰ δαιμόνια εἰσφέρων· ἀδικεῖ δὲ καὶ τοὺς νέους διαφθείρων.

Je me suis souvent demandé avec étonnement quels pouvaient bien être les arguments qui avaient permis aux accusateurs de Socrate de convaincre les Athéniens qu'il méritait de la part de la cité la peine de mort. L'accusation portée contre lui était formulée en ces termes : « Socrate est coupable de ne pas reconnaître les dieux reconnus par la cité, et d'introduire d'autres divinités, nouvelles ; il est aussi coupable de corrompre les jeunes gens. »

5. Plutarque, *Vie de Périclès* 32.2 [décret de Diopéithès]

καὶ ψήφισμα Διοπειθῆς ἔγραψεν εἰσαγγέλλεσθαι τοὺς τὰ θεῖα μὴ νομίζοντας ἢ λόγους περὶ τῶν μεταρσίων διδάσκοντας, ἀπεριδόμενος εἰς Περικλέα δι' Ἀναξαγόρου τὴν ὑπόνοιαν.

D'autre part, Diopéithès rédigea un décret en vertu duquel on poursuivait pour crime contre l'État ceux qui ne croyaient pas aux dieux et qui enseignaient des doctrines relatives aux phénomènes célestes : il visait ainsi Périclès à travers Anaxagore.

Bibliographie complémentaire

- *Aristophanes. Acharnians*, edited with introduction and commentary by S. Douglas Olson, Oxford, 2002.
- *Aristophanes. Clouds*, edited with introduction and commentary by K.J. Dover, Oxford, 1968 (réimpressions également disponibles).